éditions du commun

L'architecture est-elle une science sociale ?

Hugo Martin

Dans Agencements **2025/1 n° 12**, pages 44 à 54
Éditions Éditions du Commun

ISSN 2608-5739
DOI 10.3917/agen.012.0044

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-agencements-2025-1-page-44?lang=fr

CAIRN.INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner…
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions du Commun.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LIEUX COMMUNS

Hugo MARTIN
L'ARCHITECTURE EST-ELLE UNE SCIENCE SOCIALE ?

Izabel GALVAO
LA BRICOLE : RÉCIT DE LA RENCONTRE SENSIBLE AVEC UN LIEU DÉDIÉ AU FAIRE

Tanaïs ROLLAND
COMMENT FAIRE DE L'ACCUEIL UN LIEU DE SOIN ?

Pierre-Johan LAFFITTE
TISSER LES LIEUX. HABITER LES LIENS PRÉCAIRES QUI MAILLENT L'HUMAIN

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

Hugo MARTIN

Historien de l'art et enseignant, est l'auteur de plusieurs textes sur l'architecture et la ville informées par la psychanalyse, la psychothérapie institutionnelle et le *care*. Membre de *La Preuve par 7*, il en coordonne la plateforme en ligne *L'École du terrain* qui documente des projets et des manières de faire expérimentales en architecture, urbanisme et paysage.

L'ARCHITECTURE EST-ELLE UNE SCIENCE SOCIALE ?

Un enseignement inadapté aux réalités professionnelles, de qualité insuffisante et qui ne prépare pas assez bien au métier d'architecte. On croirait lire un (trop bref) résumé du diagnostic posé par les étudiants du mouvement des Écoles d'architecture en lutte en 2023. Pourtant, ce constat émergeait d'un sondage pour le ministère de l'Équipement et l'Ordre des architectes en… 1989[1]. La question sous-jacente ainsi posée était : une « bonne » formation doit-elle être universelle ou professionnalisante ?

Mais « qu'est-ce qu'une formation convenablement professionnaliste ? », se demande, quelques jours après la parution de ce sondage dans *Le Monde*, le sociologue François Lautier, enseignant à l'École Paris-La Villette : « Celle qui forme des professionnels directement utilisables dans ce qu'est la profession aujourd'hui ? Ou celle qui rend des personnes capables de se renouveler avec les problèmes et les situations, voire d'inventer des réponses professionnelles à des situations actuellement inexistantes ? »

Si les étudiants d'alors comme d'aujourd'hui critiquent une pédagogie « en chambre » et en silo, les écoles ne sont pas totalement discordantes avec la société. À la fin des années 1980 et au début des années 1990, « c'est principalement dans les écoles que l'on aborde la question environnementale », notamment sous l'angle de l'intégration du vivant dans la ville, bien plus que « dans les grands lieux de diffusion de la culture architecturale – Pavillon de l'Arsenal, Société française des architectes, Institut français de l'architecture – qui restent alors assez silencieux sur cette thématique[2]. » Tout n'était donc pas perdu à cette époque, où les écoles assimilaient la réforme de 1984 qui réduisait la durée des études d'architecture à cinq ans en supprimant le troisième cycle de la formation initiale, faisant « de la recherche une formation supplémentaire spécifique, séparée de la formation d'architecte[3]. »

1. Voir Anne Debarre, « Quel professionnalisme des écoles françaises à l'heure de l'Europe ? » *in* Anne Debarre, Guillemette Morel Journel (dir.), *1989, hors-champ de l'architecture officielle : des petits mondes au Grand*, Transmissions, ACS, 2020, p. 51-62.

2. Léa Mosconi, « L'écologie dans les écoles à l'heure de la création du Giec et du sommet de Rio », *in Idem*, p. 66.

3. Juliette Pommier, « 6 juillet 1990, Bernard Huet démissionne » *in Idem*, p. 29.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

L'ARCHITECTURE, UNE SCIENCE SOCIALE ?

Discordance avec la société et disjonction entre la recherche et la formation d'architecte, dans les mots d'alors ; « résurgences des pires formes de la pédagogie Beaux-Arts (rendus spectaculaires, mépris du contexte) et isolement disciplinaire[4] » dans ceux d'aujourd'hui : à travers ces dénonciations, c'est la place de l'architecture, tout à la fois art, science, technique et pratique, qui est interrogée.

La question n'est pas neuve. Dans son *De re aedificatoria*[5], écrit au mitan du Quattrocento, Alberti « traite de l'architecture comme d'une science humaine globale s'occupant de l'homme compris tant comme individu singulier que comme membre d'une communauté[6] », citant de nombreux auteurs classiques et médiévaux dans des domaines aussi vastes que la philosophie, les sciences, l'histoire, la poésie, la littérature et la rhétorique.

Dans *Les Beaux-Arts réduits à un même principe* (1746), Charles Batteux isole l'architecture et la rhétorique des autres arts car leur quête de beauté, partagée avec les beaux-arts, est toujours attachée à une visée utilitaire.

Une génération plus tard, Étienne-Louis Boullée fait de l'architecture une « production de l'esprit » (un dessein, un *disegno* au sens albertien), un art et propose de la distinguer de la science architecturale, à savoir « l'art de bâtir [qui] n'est donc qu'un art secondaire, qu'il nous paraît convenable de nommer la partie scientifique de l'architecture[7]. »

Plus près de nous, enfin, l'historienne de l'architecture Françoise Choay note avec peut-être une pointe d'ironie « l'erreur des urbanistes progressistes lorsqu'ils composent leurs projets à la manière de tableaux ou d'œuvres d'art. [...] Source de délectation dans les peintures de Picasso ou de Braque, l'espace cubiste devient au contraire source d'angoisse dans les ensembles urbains[8] ».

Ce bref et aléatoire parcours montre que les tensions contemporaines sur l'enseignement de l'architecture sont consubstantielles de l'histoire de la discipline, tantôt rabattue du côté de l'art, de la technique ou d'une science sociale. Dans ce paysage, nous aimerions appuyer une proposition. Il ne s'agit nullement de trancher la question mais plutôt de la maintenir active, d'en aiguiser le tranchant.

4. « Point de vue étudiant sur l'enseignement de l'architecture », texte rendu public le 13 février 2020, écrit par des étudiants et étudiantes diplômées, republié dans *Après la révolution*, n°3, 2023, Riot Éditions, p. 159.

5. Qui signifie moins « De l'architecture », comme le traité antique de Vitruve, que « de l'art de bâtir », soulignant d'emblée la tension dans la définition de l'architecture comme un art ou une technique.

6. Pietro Roccasecca, notice détaillée sur le texte d'Alberti, 2009 : https://architectura.cesr.univ-tours.fr/traite/Notice/ENSBA_20A4.asp?param=#noticedetail

7. Étienne-Louis Boullée, *Essai sur l'art*, Herman, 1968, p. 49.

8. Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Seuil, 1965, p. 72.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

Si l'architecture, au sens de Vitruve comme d'Alberti, est moins l'art de l'espace que celui de l'espacement[9], si elle consiste moins « à articuler des espaces qu'à espacer le temps[10] », alors l'architecture serait l'art de la juste distance, ou de l'éthique de proximité – entre les bâtiments, entre les personnes. Ainsi, sa plus grande qualité serait le tact, tel que le définit Gilles Deleuze : « instaurer de justes distances entre les hommes, non pas hiérarchiques, mais géométriques, et n'être ni trop près ni trop loin, pour éviter de donner ou de recevoir des coups[11]. » Boullée, déjà, reconnaissait qu'« avec du tact et de la sensibilité, on peut produire d'excellents ouvrages[12] ». Instaurer de justes distances géométriques entre les hommes : l'espacement est éminemment social et politique. Dès lors, pourquoi ne pas considérer l'architecture comme une science sociale ?

Après tout, c'est bien, d'une part, l'absence d'interdisciplinarité, « empêchant ainsi tout recul critique et toute controverse féconde[13] » ainsi qu'un « déni du principe de réalité » que dénoncent certains étudiants vis-à-vis de leur enseignement. « Un exemple parmi d'autres : les enseignant·e·s n'intègrent quasiment jamais la question de la maîtrise d'ouvrage dans le processus de projet. Les étudiant·e·s ne savent donc pas pour qui et pour quoi ils conçoivent, si ce n'est pour leur enseignant·e. [...] Au-delà de l'absence de maîtrise d'ouvrage, ce sont toutes les conditions de production de l'architecture (programmatiques, normatives, législatives, économiques, sociales, etc.) qui sont consciencieusement ignorées. » D'autre part, l'architecte Sébastien Martinez-Barat décrit une transformation des pratiques, encore trop peu accompagnée dans l'enseignement : « La construction n'est plus du tout la pratique majoritaire. Nous logeons les projets dans des projets déjà existants, nous réinterprétons ce qui est là[14]. »

Ces deux points (l'absence d'interdisciplinarité, de réalité dans les projets et la transformation des pratiques) se retrouvent également dans les critiques que plusieurs professionnels interrogés (élus, aménageurs, architectes) adressent aux enseignements en architecture, à la lumière des étudiants qu'ils reçoivent sur le terrain dans le cadre de leur pédagogie : un manque d'éducation politique et juridique ; une faible connaissance de l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie à même pourtant d'outiller leur réflexion vis-à-vis des enjeux écologiques (le déjà-là, le vivant, le remploi, les ressources...), d'inventer « des réponses professionnelles à des situations actuellement inexistantes » et de prendre leur place dans la société. Or, les sciences sociales sont

9. Xavier Wrona, « Architecture et savoir : une économie générale du savoir architectural par-delà la production du bâti, de Vitruve à nos jours », *Après la révolution*, n°3, 2023, Riot Éditions, p. 196.

10. Patrick Boucheron, « L'implicite du signe architectural : notes sur la rhétorique politique de l'art de bâtir entre Moyen Âge et Renaissance », *Perspective* [En ligne], 1 | 2012, §5.

11. Gilles Deleuze, *Périclès et Verdi, La philosophie de François Châtelet*, Minuit, 1988, p.13.

12. Étienne-Louis Boullée, *Essai sur l'art*, *op. cit.*, p. 51.

13. « Point de vue étudiant sur l'enseignement de l'architecture », *op. cit.*, p. 159.

14. « Cette résistance obstinée de la vie même », entretien avec Patrick Boucheron, *Plan libre, revue d'architecture*, n°208, p. 24.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

précisément branchées, de la manière la plus aigüe, sur la réalité et l'existant. Il s'agit donc de défricher un chemin, distinct mais complémentaire de la recherche doctorale en architecture[15] ou de la recherche-action[16], et d'envisager l'hypothèse d'une architecture considérée comme science sociale, dans son enseignement comme dans sa pratique.

L'ARCHITECTURE, UNE PRATIQUE INQUIÈTE, CRITIQUE, SITUÉE ET EXPÉRIMENTALE

Sans doute n'existe-t-il pas une mais plusieurs professions d'architectes – au double sens de métier et de déclaration publique de ses opinions. Nous ne parlons pas ici de celle, autoritaire et héroïque, de certains starchitectes, dont on ne peut que déplorer qu'elle reste encore socialement, politiquement et médiatiquement, le diapason de la discipline. La profession d'architecte, l'architecture dont nous parlons, trop souvent le dernier maillon de la chaîne du projet, enserrée dans un dense maillage de normes et de réglementations, n'assène pas de réponses péremptoires aux questions d'un milieu. Elle « répond à la question en y superposant une nouvelle question[17] ». Elle (ré)écrit la commande. Par exemple, à Claveau, un quartier de Bordeaux, un bailleur social souhaite réhabiliter les maisons d'une cité-jardin populaire[18]. Plutôt qu'une rénovation uniforme, qui araserait la variété des histoires individuelles et des savoirs constructifs des locataires, l'architecte Nicole Concordet propose un travail de dentelle. Un budget d'ensemble est établi avec un forfait identique pour chaque maison, minoré lorsque celle-ci nécessite peu de travaux, majoré à l'inverse. Autant de chantiers que de maisons, en dissociant les travaux systématiques pour toutes les habitations et les travaux d'embellissement personnalisés. En parallèle se joue la réhabilitation des espaces publics, communs, dont la réflection est entamée dès le début du chantier avec la construction de la base-vie et de jardins partagés. L'architecture est bien, ici, cette discipline réflexive, « critique et inquiète » qui vise à « dessiner la forme des rapports humains[19] ». Soit le même positionnement et une visée comparable – dans un sens prospectif autant que descriptif – à celles des sciences sociales.

Si cette architecture s'informe des questions d'un milieu, c'est qu'elle a un terrain. « L'acte d'édifier est solidaire d'un matériau et d'un milieu dont la résistance et l'opacité sont réglés par des

15. Voir notamment Jean-Pierre Chupin, « Dans l'océan doctoral, un compas théorique », communication au colloque *L'architecture entre pratique et connaissance scientifique*, dir. Jean-Louis Cohen, Collège de France, 16 janvier 2015.

16. Voir Louis Staritzky et Pascal Nicolas-Le Strat, « Faire recherche en habitant. Une histoire populaire de la recherche-action », *L'École du terrain*, 2023, [En ligne] : https://lecoleduterrain.fr/maniere-de-faire/faire-recherche-en-habitant/

17. Luca Merlini, « Indices d'architecture », Revue Malaquais, n°2014/1, p. 9.

18. Voir « Faire maisons communes », *L'École du terrain* [En ligne] : https://lecoleduterrain.fr/projet/faire-maisons-communes/

19. Luca Merlini, « Indices d'architecture », *op. cit.*, p. 9.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

lois propres[20]. » S'appuyant sur la démarche d'Alberti, Françoise Choay énonce ainsi les trois variables que devrait reconnaître tout urbanisme : « la réalité des sites, la demande des utilisateurs et leur sensibilité esthétique[21] ». Pour les saisir, nombre de projets contemporains se fondent sur la présence plus ou moins longue, plus ou moins régulière de l'architecte sur son terrain, depuis la résidence de quelques semaines (telle que la propose, par exemple, Territoires Pionniers, la maison de l'architecture de Normandie[22]) jusqu'à l'occupation pendant plusieurs années d'un bâtiment à réhabiliter[23]. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que l'architecte Benjamin Lafore indique que « dans notre travail, nous parlons beaucoup de méthodes, plutôt que de dessin *a priori* et notamment de *méthodes d'enquête*. C'est-à-dire qu'avant de dessiner de manière héroïque, il y a l'observation[24]. » À Claveau, cinq architectes de l'agence furent quotidiennement sur place et dressèrent une fiche par maison, redessinant le plan réel à partir du plan standard d'origine, dialoguant avec chaque habitant sur les transformations qu'il a produites par le passé, les embellissements dont il aurait le désir et sur ses éventuelles capacités à les réaliser. L'expérience habitante forme ainsi autant d'informations à recueillir, de désirs à soulever, d'opacités à éclaircir pour l'architecte qui se fait sociologue.

Être un « sociologue du concret », c'est déjà, en 1915, ce à quoi Patrick Geddes incitait les urbanistes à devenir. Le biologiste et sociologue écossais figure en bonne place des penseurs d'un « aménagement humaniste » dans le livre de Françoise Choay sur l'urbanisme, où elle invite « la proposition d'aménagement *a priori*, objectivée, traitée comme une chose (modèle) » à être remplacée par « une proposition *a posteriori* et qui découle de la connaissance du point de vue de l'habitant : le projet cesse d'être *objet* dans la mesure où, par la médiation de la psychologie expérimentale et du questionnaire, l'habitant devient, devant le planificateur, une manière d'*interlocuteur*[25]. » Ce diagnostic révèle une certaine prescience puisqu'il date de 1965 – le grand ensemble de Sarcelles vient alors d'être construit et le quartier Maine-Montparnasse, souvent cité dans le livre, est en chantier. Si les outils de l'enquête sont clairement énoncés, la proposition d'une cofabrication du projet avec les habitants peut sembler, dans ces pages, encore timide. Quinze ans après ce livre, Choay écrivait d'ailleurs qu'« accueillir librement la demande et le désir des utilisateurs ne peut, du moment que ceux-ci ne disposent ni d'un langage commun avec l'édificateur, ni d'un fond ou d'un système fixe de valeurs régulatrices, qu'aboutir à l'absurde[26]. »

20. Françoise Choay, *La règle et le modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Seuil, 1985, p. 332. Nous corrigeons dans cette citation ce que nous croyons lire comme une coquille typographique doublé d'un beau lapsus, puisqu'il est écrit : « l'acte d'édifier est solitaire d'un matériau… ».

21. *Ibid.*, p. 336.

22. Voir « Retour aux sources », *L'École du terrain* [En ligne] : https://lecoleduterrain.fr/projet/retour-aux-sources/

23. Pour un panorama des résidences et permanences architecturales en France, voir le mémoire d'Hélène Guillemot, soutenu en 2022 à l'ENSA Paris La Villette : https://lecoleduterrain.fr/wp-content/uploads/2023/06/helene-guillemot-permances-architecturales-en-france-2022.pdf

24. « Cette résistance obstinée de la vie même », entretien avec Patrick Boucheron, *op.cit.*, p. 35. Nous soulignons.

25. Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités*, *op. cit.*, p. 71.

26. Françoise Choay, *La règle et le modèle*, *op. cit.*, p. 339.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

Le vocabulaire fleure bon la reconstruction (le « planificateur », l'« édificateur ») et apparaît aujourd'hui suranné. Mais l'appel à une architecture, à un urbanisme fondés sur des techniques d'enquête (observation participante, participation observante, arpentages, ateliers, diagnostic partagé, entretiens individuels, fiches maison...), dont les projets sont cofabriqués avec les habitants – et dans des institutions, collectivités territoriales, CAUE, maisons de l'architecture, sociétés coopératives, associations d'élus... plus larges que la maîtrise d'œuvre libérale en agence – se révèle plus que jamais actuel. L'architecte est alors une manière d'enquêteur[27] – il travaille aussi à partir de traces, d'archives –, voire de psychologue[28].

L'architecture devient alors moins un projet qu'une expérimentation. Le mot permet d'en contourner un autre, miné : celui d'*utopie*. Nous ne pouvons, dans les limites de ce texte, revenir sur les valeurs émancipatrices ou péjoratives qu'il connote. Lorsque les étudiants en architecture déjà cités critiquent l'isolement disciplinaire et le déni de réalité de leurs enseignements, c'est d'abord, disent-ils, parce qu'ils les « cloître[nt] dans l'utopie – formaliste ou intellectuelle[29] ». L'utopie s'est ainsi vu conférer, dans le langage commun, la coloration négative d'un projet irréalisable, chimérique, ne tenant pas compte de la réalité. Nous pourrions alors la remplacer par *imagination*, faculté partagée avec les sciences sociales de créer des correspondances, des analogies, des rapprochements. Mais, par commodité, disons donc *expérimentation*, au sens où l'entend la philosophe Judith Revel : « Ce qu'interroge l'*expérimentation*, c'est la question du champ actuel des possibles. Très différente de l'utopie – qui ne travaille pas *de l'intérieur du déjà-là des choses présentes* –, elle tente le pari simultané de l'analyse de ce qui est *et* de sa transformation radicale. Il ne s'agit ni d'accepter les nécessités d'un monde subi, ni de rêver à un autre monde mais bien de changer le monde dans lequel on se trouve. Une politique de l'expérimentation est donc aux antipodes de l'acceptation ; mais elle l'est tout autant du songe stérile d'un retour à l'Eden perdu, ou du rêve sans cesse réajourné d'un avenir meilleur[30]. »

L'architecture se présente comme une méthode expérimentale : on cherche, on essaye, on rate, on modifie, on bifurque, on recommence... – méthode qui infuse également les sciences sociales[31]. Ainsi, dans une résidence du Crous de Créteil, puis de Paris, une équipe de designeuses ont mis en place une expérimentation pour repenser l'habitabilité des chambres étudiantes exiguës[32]. Elles transforment une chambre sur cinq en espace

27. Hugo Martin, « L'architecture comme expérience : habiter autrement avec la philosophie de John Dewey », *Soins*, n°880, novembre 2023, p. 60-63.

28. Hugo Martin, « "La même attention en égal suspens" : du transfert en architecture », *Vie Sociale et Traitements*, n°159, septembre 2023, p. 5-10.

29. « Point de vue étudiant sur l'enseignement de l'architecture », *op. cit.*, p. 159.

30. Judith Revel, « L'expérience du divers », *Critique*, n°908-909, janvier-février 2023, p. 99-100. Nous soulignons.

31. Voir Romain Cadario, Raphaëlle Butori, Béatrice Parguel, « Avant-propos : méthode expérimentale en sciences humaines et sociales », in *Méthode expérimentale : analyses de modération et médiation*, De Boeck Supérieur, 2017.

32. Voir « Une chambre à soi », *L'École du terrain* [En ligne] : https://lecoleduterrain.fr/projet/une-chambre-a-soi/

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

commun et en utilisent trois autres comme laboratoire. L'une est entièrement vidée puis remeublée avec du mobilier de réemploi ; la deuxième sert d'expérimentation pour d'autres modes de rangement avec des murs pré-percés ; dans la troisième, c'est le lit qui est travaillé comme un objet en soi. Ailleurs, d'autres aménagements plus modestes sont éprouvés, tous réversibles, amendables, contestables et accompagnés d'outils de participation (un panorama des usagers pour chaque espace commun, un relevé habité pour chaque chambre). Ces exemples d'expérimentations ont permis d'aiguillonner les designeuses sur les transformations utiles à opérer à l'échelle de la résidence et montre bien le caractère processuel, tâtonnant et situé de cette recherche. L'architecture se soumet ici au critère de réfutabilité qui, selon Karl Popper, distingue la connaissance scientifique d'autres formes de connaissance. Une hypothèse est falsifiable, écrit-il, « si la logique autorise l'existence d'un énoncé ou d'une série d'énoncés d'observation qui lui sont contradictoires, c'est-à-dire, qui la falsifieraient s'ils se révélaient vrais[33]. » L'architecte ne dit pas qu'il a raison – il propose une hypothèse, que tout un chacun peut invalider en proposant une autre expérimentation.

Les sciences sociales éclairent aussi, en retour, la pratique architecturale. L'une des notions adossées à la méthode expérimentale est l'incrémentalisme, conceptualisé en architecture par Lucien Kroll qui définissait ainsi cette pratique participative des petits pas : « L'incrémentalisme procède par étapes et refuse d'établir une démarche rigide définitive. On doit pouvoir revenir en arrière comme on doit pouvoir modifier le choix initial[34]. » Plutôt qu'une programmation totale et en amont, tel bâtiment ancien est progressivement occupé par des architectes – assistants à la maîtrise d'ouvrage – graduellement rouvert au public, au fur et à mesure de menus travaux. La programmation ouverte du lieu permet d'y étrenner des usages aussi variés que réversibles. Or, l'incrémentalisme est aussi un concept de la sociologie de l'action publique qui déchire le mythe d'un décideur unique et performatif et montre que la décision politique est « dissoute dans l'action. Dès 1959, Charles Lindblom critique la rationalité d'ensemble des politiques publiques. Il les analyse comme un ensemble de petites décisions prises de manière peu coordonnée, par des individus et des organisations qui [...] *fonctionnent à l'essai/erreur*. Cependant, c'est l'agrégation de ces décisions [*itératives et révisables*, de processus collectifs négociés, organisés autour de controverses et de délibérations] qui produit à moyen terme des changements[35]. »

33. Karl Popper, cité par Alan Chalmers, *Qu'est-ce que la science ?*, La Découverte, 1987, p. 76.

34. Lucien Kroll, entretien avec Laurence Castany, 2013 [En ligne] : https://www.espazium.ch/fr/actualites/lucien-kroll-architecte-incremental

35. Pierre Lascoumes, Patrick Le Galès, *Sociologie de l'action publique*, Armand Colin, 2018, p. 51 et 53. Nous soulignons.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

Remplacer, dans cette définition, les mots *politiques publiques* par *projet architectural* ne la rendrait pas moins valide. Un concept de science sociale renseignant sur les mécanismes de la décision politique a été transporté dans le domaine de l'architecture pour en transformer la pratique. Devons-nous pour autant agir en architecture comme nous agissons en politique ? À tout le moins, une connaissance de l'action publique, réclamée par les étudiants en architecture, ne peut être que profitable pour « agir dans un monde incertain ». De fait, les pensées inspirantes et transdisciplinaires sont précieuses pour ne pas s'enkyster dans le décourageant constat des dysfonctionnements mais pour, au contraire, se mettre en mouvement. Elles incitent à se défaire de l'idée essentialiste et fixiste du projet, imaginé du début à la fin comme sur des rails, pour lui préférer le projet au sens de l'esquisse, du brouillon, de l'idée lancée comme un projectile, constamment retraduite, adaptée, cofabriquée et inachevée. Elles soutiennent l'architecte dans sa bascule, d'artiste en accompagnateur, d'édificateur en mainteneur (la maintenance au noble sens de faire durer les choses[36]).

L'ARCHITECTURE COMME CONNAISSANCE SENSIBLE

Si l'architecture est une science sociale, cela signifie qu'elle produit de la connaissance. Il faut ici évoquer la figure de Bernard Huet, architecte et théoricien de l'architecture, qui, dans ses écrits, dans ses rapports et dans sa direction de l'ENSA Paris Belleville (alors UP8), qu'il fonda en 1969, travailla à un enseignement de l'architecture intégrant les sciences sociales, « de type universitaire, débarrassé de toute emprise professionnelle et fondé sur une nouvelle pédagogie ouverte à de nouveaux rapports entre enseignants et enseignés[37]. », inspirés de l'atelier collégial autogéré qu'il créa en 1966 en marge de l'enseignement décrié des Beaux-Arts de Paris. « Refuser la recherche fondamentale, écrit-il en 1998, c'est, une fois de plus nier que l'architecture puisse reposer sur un savoir[38]. » C'est ainsi qu'il proposa de dissocier l'enseignement, la recherche en architecture de sa pratique, sanctionnée, elle, par une licence d'exercice. Comme le résume François Laisney, autre membre fondateur de l'École de Belleville, la théorie du projet urbain proposée par Huet repose sur « la nécessité d'engranger dans le langage d'un architecte une culture des villes, une capacité d'analyse acquise autant par les

36. Jérôme Denis, David Pontille, *Le soin des choses. Politiques de la maintenance*, La Découverte, 2023.

37. Serge Santelli, « Le Condottiere », in *Bernard Huet*, Hartmann, 2003, p. 18.

38. Cité dans *Bernard Huet*, *op. cit.*, p. 55.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

voyages, l'observation que par la plongée dans les archives[39] ». À lire ces lignes, l'analogie avec les opérations des sciences sociales (études de cas, observation de contextes urbains, cartographie, archives) est saisissante. Y compris dans leur conclusion collective, puisque Huet voyait dans cet enseignement le moyen de s'écarter « toujours un peu plus de la conception de l'architecte comme créateur d'un objet isolé ». Pour Huet, conclue Laisney, « l'objectif est bien de fonder l'architecture comme discipline, de légitimer son autonomie par un travail de recherche et de placer celle-ci sur un pied d'égalité avec d'autres corps de pratiques scientifiques comme la médecine, l'ingénierie ou les sciences humaines. »

Mais alors, quelle forme de connaissance l'architecture produit-elle ? Pour tenter une réponse, décentrons le regard et suivons celui qui reçoit, qui voit, qui use, qui habite l'architecture : le flâneur. Charles Baudelaire caractérisa mieux qu'aucun autre la connaissance dont celui-ci se charge grâce à l'architecture. Dans *Le peintre de la vie moderne*, publié en 1863, il fait le portrait d'un artiste, M. G., attaché non pas aux scènes historiques ou religieuses mais à « la vie triviale[40] », à « la métamorphose journalière des choses extérieures ». Pour nourrir ses dessins et ses aquarelles, « il va, il court, il cherche[41] » dans la grande ville. Sa « vélocité d'exécution[42] » épouse l'acuité de ses sens : « Harnachements, scintillements, musique, regards décidés, moustaches lourdes et sérieuses, tout cela entre pêle-mêle en lui ; et dans quelques minutes, le poème qui en résulte sera virtuellement composé[43] ». La connaissance que le flâneur a d'une ville est donc sensible. Si elle n'est pas académique[44], elle n'en est pas pour autant intuitive. Fruit d'une observation passionnée, elle est un travail de composition qui produit des savoirs. Baudelaire préférait pour autant ne pas donner au flâneur le statut de philosophe, « auquel il a droit à plus d'un titre, si son amour excessif des choses *visibles, tangibles, condensées à l'état plastique*, ne lui inspirait une certaine répugnance[45] » pour la métaphysique. Baudelaire le distingue aussi très nettement du dandy, qui, lui, « aspire à l'insensibilité », quand le flâneur « est dominé par une passion insatiable, celle de voir et de *sentir* ».

Attachée aux formes du temps – remplois, citations et images architecturales – aux formes de vie – gestes, rythmes et paroles – autant qu'aux formes des rapports humains que nous évoquions au début de ce texte, l'architecture produit donc une connaissance sensible. De cette connaissance, Alexander Baumgarten voulut faire, au milieu du XVIII[e] siècle, une science, qu'il baptisa

39. François Laisney, « L'initiateur de la recherche », in *Bernard Huet*, *op. cit.*, p. 52 et 49-50.

40. Charles Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne*, dans *Écrits sur l'art*, Paris, Livre de poche, 1999, p.507.

41. *Ibid.*, p. 517.

42. *Ibid.*, p. 507.

43. *Ibid.*, p. 516.

44. Au double sens du chercheur en sciences sociales, de l'expert et du peintre pompier, académique, qu'exécrait Baudelaire.

45. *Ibid.*, p. 513. Nous soulignons.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

esthétique. Baumgarten ne réduit pas la connaissance sensible que l'homme peut avoir du monde aux seules perceptions de ses sens et de son corps, il y inclut également « les représentations sensibles d'objets absents[46] », c'est-à-dire l'imagination et la mémoire, soit précisément les thématiques, de la projection en passant par les archives, que nous avons déjà observées dans la pratique architecturale.

Le concept de connaissance sensible rompt l'isolement disciplinaire de l'architecture. Il coïncide avec au moins deux des « dix-huit points pour développer une pédagogie émancipatrice dans les écoles d'architecture[47] » : il abolit la hiérarchie entre activités manuelles et activités intellectuelles et ouvre les enseignements au-delà de ceux nécessaires à la seule production bâtie. Avec lui, l'architecture rejoint un mouvement contemporain des sciences sociales pour l'étude des sensibilités[48]. La pratique de l'architecture expérimentale est, en effet, située, de terrain, coopérative, informée tant par le corps de l'architecte que par ceux des habitants – et par corps, nous entendons les expressions des sens[49] mais également celles des sentiments, des passions et des imaginaires. La chose n'est pourtant pas nouvelle. Boullée écrivait déjà qu'« avec du tact et de la *sensibilité*, on peut produire d'excellents ouvrages ». Walter Benjamin évoquait la « perception incidente[50] » que nous avons de l'architecture, indexée moins sur la vue que sur le toucher. Enfin, Françoise Choay incitait au développement d'une « appropriation corporelle et une " expérience émotionnelle de l'espace "[51] ».

Production, appropriation, ce vocabulaire indique bien que la sensibilité de la connaissance architecturale ne doit nullement être entendue sur le seul régime de la réception et de l'intériorisation mais bien être reconnue comme une ressource, une compétence, d'autant plus riche, diverse, hétérogène qu'elle est partagée. L'architecte, que l'on a longtemps assimilé à un auteur, devient ici, comme y appelait Walter Benjamin, un producteur. Il est « capable d'initier d'autres producteurs à la production[52] » – les habitants, les usagers, les acteurs institutionnels, professionnels et associatifs autour du lieu du projet – à qui il met « à leur disposition un appareil amélioré » – soit des pratiques et une gouvernance collégiales dans un bâtiment réhabilité, revivifié, autogéré. « Et cet appareil sera d'autant meilleur qu'il conduira un plus grand nombre de consommateurs à la production, bref qu'il sera en état de transformer lecteurs et spectateurs [disons habitants et usagers] en co-acteurs. » En somme, la connaissance sensible de l'architecture circule horizontalement entre tous les

46. Alexander Baumgarten, *Esthétique*, L'Herne, 1988, p. 75.

47. Rédigés par le comité de rédaction de la revue *Après la révolution*, n°3, *op. cit.*, p. 199.

48. Voir Alain Corbin, Hervé Mazurel, *Histoire des sensibilités*, PUF, 2022.

49. Voir les analyses de Théa Manola sur la sensorialité de la ville durable et le paysage multisensoriel.

50. Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique », in *Œuvres III*, Folio Gallimard, 2000, p. 109.

51. Françoise Choay, *La règle et le modèle*, *op. cit.*, p. 341-342.

52. Walter Benjamin, « L'auteur comme producteur », in *Essais sur Brecht*, La Fabrique, 2003, p. 138.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)

acteurs du projet. En sollicitant des personnes ordinairement peu consultées dans les décisions urbaines (habitants et usagers), en cofabriquant avec eux le projet, l'architecte les rend légitimes à décider dans des domaines pour lesquels ils n'ont pas été formés et augmente, renouvelle ou invente, pour lui-même comme pour chacun d'eux, leurs capacités d'action.

Editions du Commun | Telecharge le 14/12/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite de Strasbourg (IP: 130.79.14.140)